

Pré-texte

La journée «Se loger ici et ailleurs: des expériences innovantes», dont les actes sont intégralement présentés dans le dossier de ce numéro, trouve son origine dans une réflexion plus large de l'Université des Femmes, le LOCI, ANGELA.D et le CLTB. En effet, le projet «Femmes avec ou sans toit», au sein duquel s'inscrit cette journée, questionnait la place du logement dans le contexte difficile de la féminisation de la pauvreté. En ce sens, l'Université des Femmes a, dans un premier temps, mis en place une journée de colloque «Sans-abrisme et féminisme»¹ qui interrogeait le lien entre logement et féminisation de la pauvreté. Néanmoins, une telle réflexion ne pouvait être complète sans mettre en dialogue cette interrogation avec les différentes solutions existantes. C'est pourquoi la deuxième journée «Se loger ici et ailleurs: des expériences innovantes» avait toute son importance. Il s'agissait de montrer comment des projets novateurs permettent de résister avec efficacité au mal logement voire au non logement de beaucoup de femmes. Ce qui est donc en jeu dans cette problématique est avant tout le logement vu comme le «marqueur social des inégalités entre les hommes et les femmes».

Quand le logement devient l'«ennemi principal»

Chloé Salembier, chargée de cours à la Faculté LOCI et cofondatrice de l'ASBL Angela D, décrit dans son intervention le lien particulier que les femmes entretiennent avec le logement. Pour ce faire, elle nous livre son travail, réalisé également avec ses étudiante·s, dont le but était de mener une enquête avec pour consigne de «réaliser un récit de vie d'une femme ayant connu ou connaissant des difficultés pour se loger dans son parcours de vie». Ce travail singulier montre qu'à travers des parcours très individuels (40 récits de vie) et par conséquent fort dynamiques, la relation de ces femmes au logement reste majoritairement dictée par un système patriarcal. Dans ce contexte également, ce dernier a le monopole des obstacles qui jonchent le parcours des femmes. Ainsi, Chloé Salembier met en lumière certaines similitudes entre les différents récits de vie. Interroger ces similitudes permet de souligner que le rapport des femmes interrogées avec le logement se heurte à: (1) l'influence des pères durant l'enfance, (2) la réalisation des rêves ou plutôt des injonctions sociales qui responsabilisent et isolent les femmes tout particulièrement, (3) les moments de ruptures (divorce, maladie, faillite, accident, etc.) où elles se retrouvent très souvent seules à devoir porter les charges

familiales, (4) les discriminations cachées... et sexistes envers les femmes lorsqu'elles essayent de remonter la pente et de trouver un logement.

Cette intervention a permis de proposer un état des lieux du lien entre femmes, logement et patriarcat pour passer, ensuite, au lien entre femmes, logement et émancipation.

Où quand le logement devient un moyen d'émancipation !

Ce colloque consistait donc à dévoiler certaines initiatives au niveau du logement qui permettent de résister avec efficacité aux inégalités qui traversent la vie des femmes.

Afin de mieux saisir les enjeux d'autonomie qui résident dans la question de l'habitat, cette journée de colloque interroge, entre autres, «ce que font les féministes à l'architecture». Apolline Vranken parcourt ainsi dans sa présentation les changements que la présence de femmes a amené dans la manière aussi bien d'habiter que de penser l'architecture. Cette combinaison, elle la développe en partant des béguines et en traversant les différentes vagues du féminisme. L'intervention d'Apolline Vranken exprime et manifeste avec force combien la valorisation des expériences de femmes, encouragée par le féminisme, permet la transformation de certaines disciplines, parmi lesquelles, l'architecture.

La capacité d'autonomie que peut représenter le logement pour les femmes ne pouvait pas se penser sans un minimum d'information concernant leurs droits. Force est de constater que la précarisation des femmes et le mal-logement qui en résulte pourraient être mieux combattus grâce à une plus fine connaissance du domaine juridique par ces dernières. Ce diagnostic, la notaire Sylvie Wauters de Besterfeld l'a déployé lors du colloque. Il faut, rappelle-t-elle, penser les «situations de ruptures», en amont. Ce que le couple génère, et de façon plus systématique, ce que l'homme et plus largement le patriarcat génère dans la vie d'une femme, peut, doit être anticipé. En ce sens, Sylvie Wauters de Besterfeld mentionne le fait que les premiers conseils d'un·e notaire sont toujours gratuits et qu'il est possible de télécharger la brochure d'informations concernant ces droits sur le site www.notaire.be.

L'habitat communautaire compris dans un sens émancipatoire pour les femmes est une piste alternative de plus

en plus intéressante. Les exemples présentés lors du colloque consistent soit en des hébergements mixtes soit non mixtes, mais toujours avec une analyse pointue des rapports sociaux de sexes.

Le CLTB², dont l'ambition est de faciliter l'accès à la propriété pour les personnes défavorisées, que celles-ci soient seules ou en couples, appréhende la question du genre à travers les projets *Arc-en-ciel* et *Le Nid*. Cette réflexion a amené vers cinq recommandations précises : (1) étudier l'architecture en tenant compte d'espaces genrés et de la gestion de ceux-ci, (2) valoriser les savoir-faire des femmes, (3) Mettre en avant la prise de décision des femmes dans le groupe, (4) sécuriser les femmes que cela soit dans le quartier ou dans le logement même, (5) et plus largement, institutionnaliser le genre au sein du CLTB.

Face au constat que 50 % des femmes dans les grandes villes vivent seules et qu'un grand nombre d'entre-elles vivent en situation de précarité, le projet *Rosa* propose un logement collectif mis en place et géré uniquement par les femmes. Dès lors, la focale est mise sur un vivre ensemble intergénérationnel et intersectionnel constitué et défini par les femmes qui y habitent. C'est-à-dire que les partenaires de ces femmes (hommes ou femmes) peuvent intégrer le logement mais uniquement avec l'aval des habitantes.

Wohnprojekt Wien, un habitat collectif et mixte situé à Vienne, intègre la dimension du genre à travers la pratique de la *sociocratie*. Ce mode de gouvernance fonctionne grâce à une auto-organisation et une prise de décision partagée, ce qui permet une égalité de genre plus importante au sein du projet. L'organisation quotidienne de ce dernier se base sur la division des tâches entre différents groupes de travail. Néanmoins, la répartition femmes-hommes au sein des groupes de travail reste majoritairement essentialisée : le groupe bricolage et construction est composé uniquement d'hommes et le groupe affaires sociales et solidarités est composé uniquement de femmes. Si ces groupes se sont faits naturellement, une remise en question s'opère au niveau des femmes par rapport à cette tendance.

Le projet «Un logement sans genre» met en lumière le fait que les espaces ne sont pas neutres. En effet, le logement, par exemple, s'appuie sur une vision dominante

de la société et produit, par voie de conséquence, des espaces qui correspondent à l'image de familles nucléaires. Pourtant, celles-ci sont loin d'évoquer la seule réalité. Une multitude de nouvelles configurations familiales existe. Pour ce faire, les espaces de vie doivent être proposés de manière à correspondre à ce nouvel état de fait et donc être modulables en fonction des besoins changeants des personnes. Ce projet, en s'adaptant aux différents types de besoins, facilite la praticabilité des espaces pour les femmes et, dans une plus large mesure, l'accès au logement (car cela limite certains frais, etc.).

Si les femmes sont majoritairement victimes de pauvreté, ce problème est plus prégnant encore chez les femmes âgées. C'est pourquoi la maison des Babayagas de Montreuil est un projet de grande ampleur. Cet habitat collectif permet à des femmes plus âgées à la fois de s'entraider mais aussi de penser et créer des projets ensemble car «vieillir, c'est vivre» et donc «vieillir, c'est avoir des projets».

Cette journée de colloque «Se loger ici et ailleurs : des expériences innovantes» a permis de rappeler que la clé de voute pour toute émancipation des femmes réside dans le logement. Les différents exemples et cas présentés ont, chacun à leur manière, extrêmement bien mis en lumière cette interdépendance. Ces expériences innovantes sont autant de possibilités qui offrent aux femmes un logement de qualité, basé sur leurs besoins spécifiques.

Isis KLASSEN
chargée de recherche à l'Université des Femmes

¹ Les compte-rendus de cette première journée sont repris dans *Chronique féministe* numéro 121, «Droit et féminisme», janvier-juin 2018.

² *Community Land Trust Bruxelles*.